

DISCOURS D'ÉLOGE À ZERUYA SHALEV PAR JUL, MEMBRE DU JURY

Douleur. C'est un peu le mot qui m'est venu à l'esprit lorsque le bureau du Prix Jan Michalski m'a demandé de rédiger un discours destiné à être prononcé lors de la remise officielle de l'édition 2019 : il n'aura échappé à personne que l'exercice de la laudatio peut être douloureux pour celui qui la prononce, encore plus pour ceux qui la subissent, alors essayons d'aller droit au but...

Je ne sais pas vous, mais moi j'aime bien lire les journaux féminins, notamment le magazine *ELLE*... Comme je n'avais que des frères et que ma mère était syndicaliste et communiste convaincue, je n'ai découvert ce genre de journal qu'assez tard, et je me suis passionné pour une rubrique qui s'appelle « C'est mon histoire ». C'est une rubrique à la première personne où les journalistes inventent de toutes pièces un témoignage de lectrice en le faisant passer pour authentique : en général des histoires de cœur, de passions fugaces, de tromperies et de déboires familiaux dans lesquels on s'identifie facilement. Passé le plaisir éphémère de l'article, on oublie aussitôt l'histoire jusqu'à la semaine suivante pour un nouveau moment de distraction voyeuriste soft.

Lorsque le roman de Zeruya Shalev s'est retrouvé entre mes mains, j'ai hésité à entamer la lecture d'un énième épisode de « C'est mon histoire », par-dessus le marché beaucoup plus long que celui que j'allais retrouver dans le *ELLE*... Imaginer 250 pages sur les états d'âme d'une directrice d'école dont le mariage bat de l'aile et qui hésite à se jeter dans les bras de son amour de jeunesse, médecin renommé : je ne savais pas comment on disait « Barbara Cartland » en hébreu, mais ça m'en avait tout l'air... Alors, c'est parce que l'amie qui me l'avait conseillé était généralement avisée et qu'elle savait que je ne lui aurais pas pardonné ce genre de mauvais coup que je suis rentré, en traînant les pieds, dans le livre.

Vous ne serez pas surpris si je vous dis que le miracle a vite opéré : l'attention diffuse s'est transformée en curiosité, puis la curiosité en émotion, et au bout de deux chapitres déjà l'on avait embarqué au pays de la littérature, où il n'existe ni haut ni bas, où les profondeurs sont infinies et le temps onctueux comme une crème, un pays d'où l'on ne revient jamais intact et toujours agrandi.

C'est que *Douleur* n'est pas ce que l'on croit. Déjà, le titre : on attend un mélo de première catégorie, mais en fait c'est très drôle parce que c'est sous ce nom que le personnage du livre inscrit son ancien amant dans le répertoire de son téléphone portable. A chaque fois qu'il essaie de l'appeler, il y a « Douleur » qui s'affiche sur l'écran !

Ensuite, la trame : mari, enfants, amant, et un ascenseur qui arrive directement dans l'appartement. On a tous les ingrédients pour un vaudeville à la juive, et en effet les situations et les quiproquos s'enchaînent, mais il y a une telle intelligence du regard et des âmes que le roman existe aussitôt dans une autre dimension.

A ras des corps, pour commencer. On lit rarement de romans qui sachent aussi bien faire des odeurs, de la peau, du toucher, des personnages à part entière : c'est une des singularités de Zeruya Shalev, cette sympathie charnelle. La dramaturgie moléculaire est particulièrement juste, et d'autant plus précieuse dans notre époque aseptisée. Elle se déploie avec une justesse impressionnante, et parfois une violence qui stupéfie, comme cette scène où Iris, le personnage central de *Douleur*, dont la famille est depuis des décennies paisiblement végétarienne, a retrouvé son amant pour une échappée dans un restaurant arabe perdu dans la campagne, et que cet amant l'embrasse avec fougue et lui recrache de force sa viande déjà mâchée dans sa bouche !

Il y a une phrase de Jacques Lacan que j'aime bien, bon, comme toujours on peut l'entendre de mille façons, c'est une phrase qui dit : « Le réel, c'est quand on se cogne. » A cet égard, le roman de Zeruya Shalev est extrêmement en prise avec le réel, parce qu'on s'y cogne beaucoup. On s'écorche quand on veut traverser la haie pour espionner son ancien amour de jeunesse en slip, on se casse la figure en s'étalant sur le trottoir, sans parler de l'attentat fondateur qui frappe le personnage principal en la projetant hors de sa voiture un matin d'école...

La finesse que met l'auteure dans cette dimension se retrouve bien sûr dans les rapports des personnages entre eux : une justesse radiographique dans la mise en scène des contradictions des pensées et des sentiments, et un équilibre curieux entre scènes prévisibles et scènes imprévisibles qui fait le style de Zeruya Shalev.

Mais dans ce roman il n'y a pas seulement la femme bouleversée et émouvante, les enfants à la dérive de leurs propres destins ou le mari confit dans sa tiède solitude : il y a tout un portrait d'un pays bien vivant, dont on n'avait jamais vu le visage.

L'appartement des personnages est situé à Jérusalem, aux marges de la ville, au dernier étage... Mais, de là-haut, on n'a pas la bonne vue, celle qui donne sur la Mer Morte. À quoi ça sert d'habiter Jérusalem si on n'a pas de vue « typique », se lamente la jeune fille de la maison...

Le roman de Zeruya Shalev est comme cet appartement : il ne regarde pas dans la bonne direction. Là où chacun s'attendrait à contempler depuis cette fenêtre littéraire les lieux communs de la littérature israélienne, c'est un tout autre paysage qui se découvre à nos yeux. Non pas que les thèmes attendus soient

esquivés : il y a l'armée, les attentats, les questions communautaires, l'opposition entre Jérusalem et Tel-Aviv... Seulement ils ne sont pas pris par le bout habituel...

Le rapport déchirant d'Israël avec l'Europe est singulièrement absent : le mari est un juif d'Irak, la mère qui perd la boule vit avec un Indien qui l'appelle « maman », la fille se noie dans une spiritualité orientalisante... Israël, dans *Douleur*, regarde ailleurs, pour mieux se laisser contempler par nous.

Le lecteur qui traverse cette histoire d'amour et de filiation renouvelle son regard sur ce qu'il croyait connaître, sur un pays et sur une société que les médias et l'idéologie semblaient avoir figé une fois pour toutes.

Que ce roman, avec ses autres livres, ait rencontré en Israël et à travers le monde un impressionnant écho n'est que l'expression rassurante de la grandeur d'une auteure d'aujourd'hui. Une auteure d'autant plus vivante qu'elle a marché aux côtés de la mort. Une poétesse qui par sa langue a créé un monde où les âmes et les corps ne sont plus de plates évidences.

On reconnaît la puissance d'un livre quand il fait autant de littérature avec un thème banal et universel : « Femme, 50 ans, couple déclinant, enfants prenant leur envol, cherche à retrouver son vieil amour de jeunesse. Écrire au journal qui transmettra. » Sur un canevas de petites annonces, nous voilà emportés dans une musique qui transforme définitivement notre vision d'un monde qu'on pensait familier.

Chère Madame Shalev, le Prix Jan Michalski a toujours porté une attention particulière aux voix singulières et marginales, qui par l'alchimie de la traduction réveillent nos âmes trop souvent engourdies par la tiédeur des habitudes (j'aimerais d'ailleurs remercier à la volée Laurence Sendrowicz qui a rendu accessible en français votre texte). Or il apparaît aujourd'hui, outre le plaisir de se retrouver réunis autour de vous dans un lieu des plus étranges et inspirants, que le Prix a pris depuis peu une dimension nouvelle. Il ne vous aura pas échappé que l'auteure récompensée ici-même avant vous pour ses *Livres de Jakób*, une certaine Olga Tokarczuk, a trouvé les faveurs d'un autre éminent jury.

Je ne sais pas si les autres membres de notre jury cosmopolite sont d'accord avec moi, mais le titre d'« incubateur de Prix Nobel de littérature » pourrait légitimement être revendiqué par le Prix Jan Michalski dans les années qui viennent, afin d'accroître encore s'il est possible le rayonnement de notre assemblée.

Zeruya Shalev, je ne sais pas si vous comprenez le français, mais si vous avez entrepris de l'apprendre récemment, je vous suggèrerais de réorienter vos efforts vers le suédois dans les années qui viennent. Comme on dit à Stockholm : « Gratulerar, tack och bravo för ert arbete ! » (Félicitations, merci et bravo pour votre œuvre !).

Jul (Julien Berjeaut)